

CHAPITRE XI

A TRAVERS LA FORÊT JUSQU'AU PIC DE MAZAMBONI

(Du 26 octobre au 11 décembre 1887).

Chez les Balessé. — Leurs habitations et leurs abatis. — Les natifs de Boukiri. — Le premier village des pygmées. — Nous marchons plus vite. — La route après Mambougou. — Haltes aux Inde-karou est et ouest. — Altercation entre Trois-Heures et Khamis. — Arrivée à Ibouiri. — Khamis et les « vils Zan-zibari ». — L'abatis de l'Ibouiri. — Provisions abondantes. — L'état de mes hommes. — Khamis et sa bande explorent le voisinage. — Ils reviennent avec un troupeau de chèvres. — Khamis capture Boryo, qu'on délivre. — Jephson retourne assister Nelson. — Départ de Khamis et des Manyouema. — Comptes à régler avec MM. Kilonga Longa et C^{ie} à Ipoto. — Suicide de Simba. — Réflexions de Séli sur l'incident. — La reconnaissance faite par Stairs. — La revue et la réorganisation à Ibouiri. — Meilleure mine du personnel. — Le village de Boryo. — Coutumes des Balessé. — Le village de l'Inde-ndourou ouest. — La lisière de la forêt. — Le mont Pischah. — Le village d'Ayougou. — Encore la forêt ! — Rencontre d'une vieille. — Inde-soura et ses productions. — Capture de Djouma. — Encore l'Itouri. — Nous émergeons dans une plaine ondulée. — Nous fourrageons dans les villages. — Construction des huttes. — Le district des Baboussessé. — Nos captifs de Mbiri. — Les natifs attaquent notre camp. — Le cours de l'Itouri. — Les naturels de l'Aboungouma. — Nos repas depuis Ibouiri. — Le pic Mazamboni. — L'Itouri oriental. — Vastes cultures. — Démonstrations hostiles des naturels. — Notre camp sur la crête du Nzéra-koum. — « Fortifie-toi et sois vaillant ! » — Premier arrangement suivi d'un conflit. — Paix conclue. — Les armes des Bandoussouma.

Il nous fallut deux heures pour arriver à Youmbou, et quatre heures et demie le lendemain pour nous rendre à Boussindi, dans le pays des Balessé.

Ici, l'architecture change du tout au tout. Chaque village est une rue de 60, 100 ou 120 mètres, flanquée de chaque côté d'une très longue construction en planches. A première vue, on dirait un long baraquement dont le toit à pignon aurait été scié en deux moitiés longitudinales; puis, après les avoir reculées en laissant entre elles un espace de 6 à 10 mètres pour

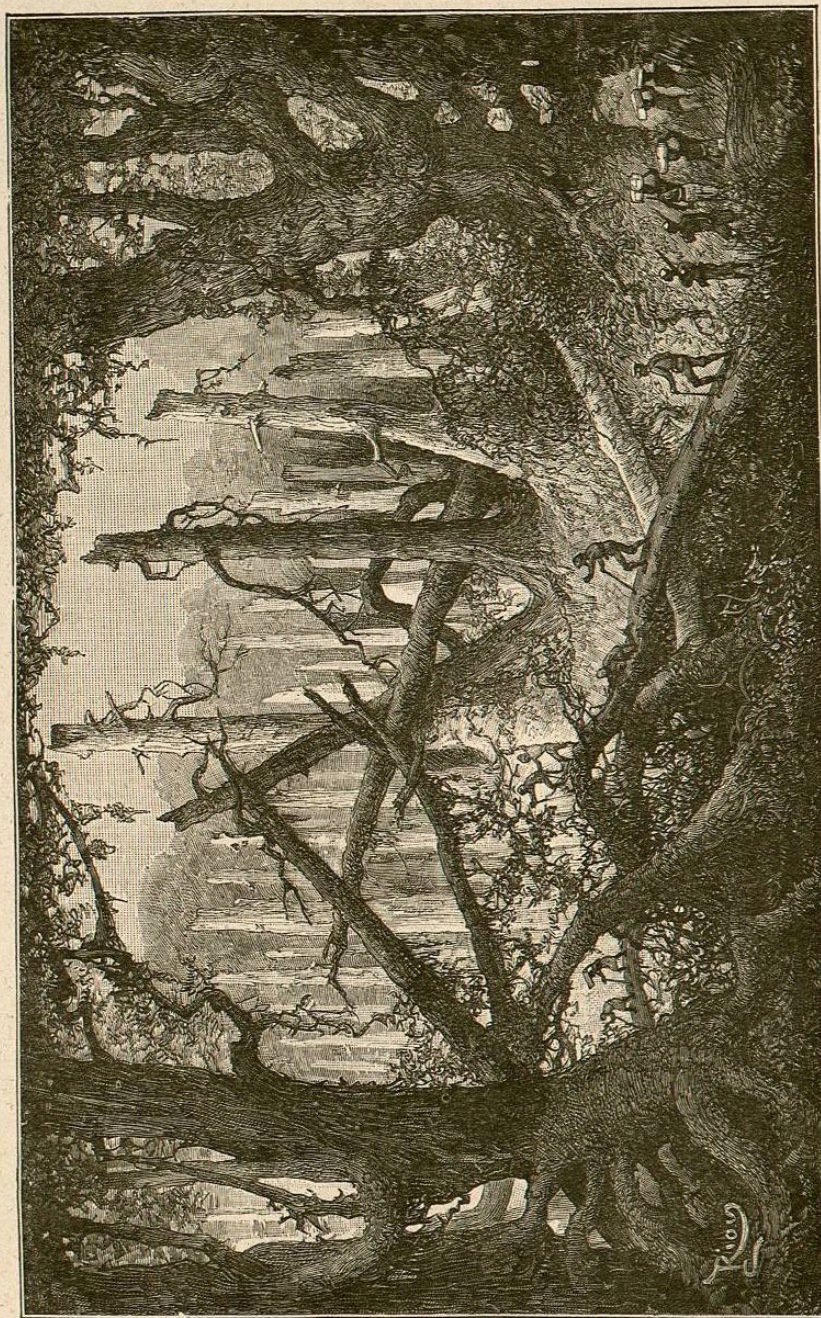
former la rue, on leur aurait fait une façade de planches percée de portes basses donnant accès à des chambres indépendantes les unes des autres. Le bois léger d'un arbre de la famille des rubiacées fournit les matériaux. On équarrit un tronc de 30, 40, 60 centimètres en diamètre, et on le débite en billes de 160 centimètres à 2 mètres, elles-mêmes fendues à l'aide de coins. Avec leurs jolies petites herminettes, les indigènes réussissent assez bien à aplanir les planches, à les rendre lisses, à les couper à angles droits. Elles ont généralement de 3 à 5 centimètres d'épaisseur. Pour le plafond et le revêtement intérieur, elles sont plus minces et plus étroites. Au moyen de lianes, le plafond est fixé sur le sommet des montants tout aussi proprement que pourrait le faire un de nos apprentis charpentiers muni d'une scie, de clous et d'un marteau. Le côté extérieur de la charpente est recouvert des plus larges planches, et le vide entre les deux enceintes est bourré de feuilles de phrynium ou de bananier. La paroi qui fait face à la rue peut bien avoir 3 mètres de haut; celle qui donne sur la forêt ou la clairière n'a pas plus de 1 m. 50 à 2 mètres; la largeur de la maison varie entre 2 et 3 mètres. En somme, c'est un genre de construction agréable et commode; dangereux en cas d'incendie, mais très facile à défendre et à édifier.

Une autre particularité à relever dans le pays des Balessé, c'est l'état de confusion extraordinaire où sont restées leurs clairières, dont quelques-unes, très vastes, ont au moins 3 kilomètres de diamètre. C'est un enchevêtrement indescriptible d'arbres tombés, de bois pourri, de branches, d'innombrables débris, vestiges de la forêt primitive. Je ne saurais mieux les comparer qu'à un immense abatis au milieu duquel se trouverait le principal village, où le voyageur ne pourrait arriver qu'après s'être ouvert une route à peines et labeurs.

En quittant l'ombre de la forêt, il passe, par exemple, tout le long d'une souche gisant à terre et mesurant une trentaine de mètres, puis une branche le force de tourner à angle droit; de là, faisant quelques pas sur le sol découvert, il se trouve devant un énorme fût à hauteur d'épaule, sur lequel il est obligé de grimper. Bientôt, un autre géant de la forêt lui barre le passage, déployant sa puissante ramure dans tous les sens, en bas, en haut, tout autour du malheureux piéton; il lui faut s'insinuer, s'accrocher, ramper, se suspendre ou se hisser

jusqu'à une maîtresse branche, et de là redescendre sur le premier tronc : demi-tour à droite, sautez sur un second ; demi-tour à gauche, escaladez un troisième tombé obliquement sur son camarade et dont la tête est engagée dans les rameaux d'un quatrième à 6 mètres du sol. Parvenu à cette hauteur, le voyageur a besoin de tout son sang-froid, de toute sa présence d'esprit ; il s'arrête, il calcule, il place enfin le pied sur une longue branche et la descend avec des précautions infinies jusqu'au point où la vient croiser la fine extrémité d'une autre ; il s'y engage, la remonte à une hauteur de 6 mètres, et ainsi de suite pendant des heures ; sa transpiration ruisselle sous un soleil ardent et dans une atmosphère saturée de moiteur. Trois fois j'ai échappé à une mort imminente au cours de cette terrible gymnastique. Un de nos hommes tomba et mourut du coup ; plusieurs furent sérieusement blessés. Nu-pieds, cependant, il n'est pas trop difficile de s'en tirer ; mais avec des bottes, à la rosée du matin ou après la pluie, et quand les pionniers ont passé, marquant chacun de leurs pas sur les souches par des empreintes de terre glaise, il est fort malaisé d'en sortir. J'ai fait six chutes en une heure.

Le village est généralement au centre de ces grossiers essarts ; à l'étape, nous étions enchantés d'arriver près d'une clairière, mais il nous fallait, parfois, une heure et demie de labeur avant d'atteindre le but tant souhaité. Rien de plus curieux que le spectacle d'une caravane chargée de lourds fardeaux éparpillée au milieu de ces débris. Il faut franchir torrents, marigots et ravins sur quelque arbre couché, à 6 ou 8 mètres au-dessus de l'eau et dont la grosseur diminue rapidement à mesure que vous avancez ; l'écorce en est détachée, l'aubier très glissant. Derrière vous, vos camarades se hissent par-dessus les obstacles et tâchent de s'y maintenir, bien qu'ils chancellent ; quelques-uns tombent ; les moins hardis cherchent à se glisser par-dessous. Voyez ces porteurs, leurs ballots sur la tête, perdus dans le dédale des ramures ; voyez-en trente peut-être engagés à la queue leu-leu sur un tronc mince et faible ; d'autres, immobiles comme des sentinelles à leur poste, restent debout sur une branche, n'osant faire un mouvement, ne sachant plus où monter, où descendre, où sauter. Mais combien plus émouvante et combien plus dangereuse la scène quand, de cent points à la fois, volent à votre rencontre les flèches

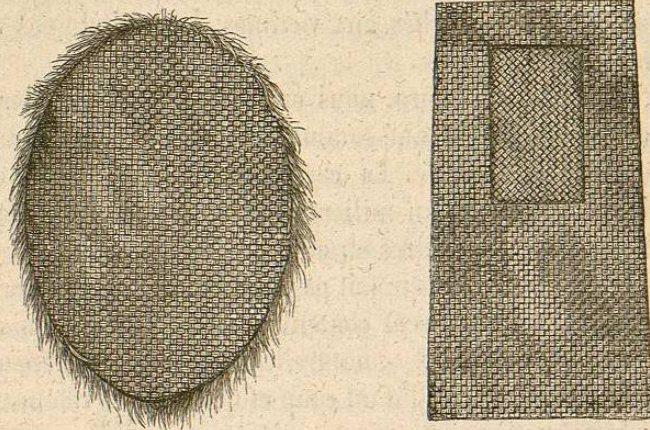


Marche dans la Forêt.

meurtrières ! Grâce à Dieu, nous étions prudents et je m'exposais le moins possible à ce genre d'aventures : mais il nous est rarement arrivé de sortir de ces horribles essarts sans que quelques-uns de nos hommes eussent éprouvé d'accidents plus ou moins graves ou, parfois même, posé le pied sur une malheureuse « brochette ».

Le 29, nous arrivions à Boukiri ou Mayoulou, 14 kilomètres en six heures.

Quelques indigènes que nos éclaireurs manyouema avaient



Boucliers des Balessé.

stylés de gré ou de force, reçurent la caravane aux cris de : « Bodo ! Bodo ! Oulenda ! Oulenda ! (Paix ! Paix !) » tout en accompagnant ces interjections d'un mouvement de la main qui signifiait plutôt : Arrière ! arrière !

Leur chef avait nom Mouani. Les nombreux ornements, anneaux, clochettes, chevillères, sont en fer poli ; les tortillons en fibre de calamus odorant paraissent leur plaire beaucoup ; ils s'en couvrent les bras et les jambes comme les Karagoué et les Ouhha. Ces indigènes cultivent maïs, bananes, plantains, tabac, patates douces, ignames, brinjalls, melons et courges. Les chèvres sont belles et grandes ; ils ont de la volaille en quantité, mais pas beaucoup d'œufs frais. Dans quelques-uns de ces villages on voit, comme dans l'Ounyoro, une grande hutte à deux porches et surmontée d'un dôme.

Le jour suivant nous fîmes halte, et nos guides manyouema en profitèrent pour convaincre nos Zanzibari de leur profond mé-

pris pour les gens de la côte. Ils ne leur permettaient pas de trafiquer avec les indigènes, par crainte de manquer eux-mêmes quelque bonne affaire. Ils les poursuivaient de leurs cris si les malheureux allaient aux plantations cueillir des bananes. Certes je pouvais le dire à mes hommes : Vous avez beaucoup gagné vraiment à vous détourner de nous pour faire la cour à ces brigands, en dépit de nos ordres et conseils ! Un mot, un regard de travers était immédiatement suivi d'un coup de rotin sur le corps nu, appliqué par un jeune esclave de nos six guides. Nombreux furent les cris de vengeance et les imprécations arrachés aux victimes de ces indignes traitements.

Le 31, de bonne heure, nous entrions dans le premier village des nains, abandonné comme tous ceux que nous traversâmes dans la journée. La caravane campa, le soir, dans une de leurs stations, au milieu des bois, après avoir fourni une étape de 14 kilomètres en cinq heures un quart.

Le coulage ne discontinuait pas. A l'inspection des cartouchières, trois se trouvèrent contenir une cartouche en moins. Ils les avaient « perdues », naturellement ! Hilallah, garçon de seize ans, m'en enleva 30 d'un coup et détala pour retourner à Ipoto ; le même jour, mon porteur de munitions disparut avec 75 autres cartouches pour winchester.

Le lendemain, nous entrions dans la grande clairière et l'importante station de Mamboungou ou Nebassé.

Par suite d'une convention faite entre « mon frère » Ismail et moi, Khamis, le chef des guides, avait quitté Ipoto le 31 et venait d'arriver à Nebassé avec sept autres Manyouema.

Le sentier suivi nous permettait d'élever la quotité moyenne de notre marche. Le long de la rivière, par un travail assidu de sept, huit et neuf heures, quelquefois de dix, nous avions fait de 5 à 11 kilomètres par jour. Maintenant nous arrivions à 2900 mètres par heure, malgré brousse, plantes grimpantes, convolvulus, lianes, épines, attelets, les nombreux cours d'eau et les fondrières recouvertes de limon vert. Nous avançons rarement de cent mètres sans être arrêtés par le cri « halte ! » lancé par les pionniers.

Tous les soirs, les nuages s'amassent, les roulements du tonnerre se répercutent d'écho en écho ; les éclairs lancent leurs dards de feu ; la tempête secoue la forêt. Parfois on

entend se rompre quelque puissante cime ou se fendre du faite à la base un arbre vieux de plusieurs siècles ; un majestueux colosse tombe foudroyé ; une pluie torrentielle, nous glaçant jusqu'aux moelles, vient encore aggraver la dépression de nos esprits. Mais, pendant les marches, la Providence nous était compatissante. A travers les frondaisons des bois, le soleil jetait, par millions sur notre route, ses ocelles de douce lumière qui apaisaient nos cœurs et nous rendaient la joie de vivre. Les vastes avenues, les nefs de la forêt resplendissaient alors d'une beauté divine ; les troncs gracieusement élancés devenaient des piliers de marbre gris ; les gouttes de pluie et de rosée, d'étincelantes pierreries. Ce soleil inspirait aux oiseaux, presque toujours invisibles, leurs plus douces et leurs plus triomphantes mélodies, aux perroquets leurs sifflements joyeux, aux singes leur gymnastique la plus échevelée. De loin en loin, une basse profonde, nous arrivant de quelque retraite inaccessible, révélait des familles de sokos ou chimpanzés qui le fêtaient aussi à leur manière.

Après la station de Mamboungou, la route vers l'est fut pour nous pleine de périls, de craintes, de soucis. Jamais nous n'avions vu pareil encombrement d'abatis comme autour de ces villages et de la station voisine de Ndjali. Les arbres coupés étaient énormes ; on aurait pu construire une flotte avec ceux qui gisaient en une confusion inextricable, troncs sur troncs, entassements de branches sur entassements de branches ; partout entre ces amoncellements poussaient des bananiers, des vignes sauvages, des plantes parasites dont quelques-unes rappellent le lierre, palmiers, roseaux, convolvulus, etc. : tous obstacles presque insurmontables à travers, dans, sous et sur lesquels la pauvre caravane devait sabrer, fouiller, lutter et suer, ramper, sauter, grimper, descendre.

Le 4 novembre, nous étions à la station de Ndougoubicha, à 22 kilomètres de Mamboungou, ayant traversé dans la forêt cinq villages désertés par les pygmées. Ce jour-là, je me sentis près de sourire à l'idée qu'allait enfin poindre l'aube des jours heureux annoncés par Ouledi : chacun des membres de la caravane reçut, comme ration, un épi de maïs et 15 bananes.

Quinze bananes et un épi de maïs sont un festin royal en comparaison de deux épis ou d'une poignée de baies ou d'une douzaine de champignons, mais ce n'était pas encore assez